

Il faut se souvenir que notre premier échec devant Puebla est du 5 mai 1862, et ce ne fut que l'année suivante, le 17 mars 1863, que nous commençâmes les travaux d'approche du second siège de cette place. Nous perdîmes donc, en tâtonnements et en préparatifs lents, un temps précieux qui fut mis à profit par le parti de la résistance. Plus tard, les intrigues politiques vinrent aggraver nos lenteurs militaires; mais il est possible, après tout, que si, avant la fin de la guerre de Sécession, le pouvoir de Maximilien avait été solidement établi et universellement reconnu, les États-Unis n'auraient pas risqué une guerre pour le renverser.

L'armée d'Afrique devait fournir un large contingent aux troupes qu'allait commander le général Forey, et bientôt, je reçus l'avis que je devais commander l'un des deux régiments de marche de la brigade confiée à mon vieux compagnon d'armes, le général de Mirandol. Je n'ai jamais su pourquoi on s'était résigné à cette combinaison, parfaitement vicieuse, des régiments de marche. Le régiment de marche, comme son nom l'indique, est un corps provisoire. Il est apparu dans nos armées pendant le premier Empire. Quand l'Empereur voulait refaire ses armées décimées par les combats, il prenait tout ce qu'il trouvait de disponible dans les dépôts de son vaste Empire. C'étaient, pour la plupart du temps, des conscrits que l'on organisait en compagnies, avec des officiers quelquefois rappelés à l'activité pour la circonstance, et chargés de leur apprendre à faire l'exercice ou à monter à cheval, tout en cheminant sur les routes. Avec ces compagnies, on formait des bataillons qui, eux-mêmes, étaient réunis en régiments de marche, dans le but d'obtenir une unité de commandement nécessaire à la régularité administrative. Mais, arrivés aux armées, ces corps étaient disloqués; leurs éléments étaient versés dans les régiments

stables et replacés sous les ordres de leurs chefs naturels, tandis que leurs états-majors provisoires, ou bien comblaient les vides, ou bien retournaient en France, pour y chercher d'autres conscrits.

L'Empereur était trop avisé pour ne pas savoir qu'il n'y avait pas beaucoup de services à attendre de corps sans passé, sans nom, sans histoire, sans esprit militaire, par conséquent, et dont les exploits seraient restés sans éclat, puisque le souvenir en devait disparaître avec eux.

Je ne m'explique pas, non plus, pourquoi l'on a imposé à la cavalerie, pour l'expédition du Mexique, une organisation presque humiliante qu'on se serait bien gardé d'imposer à l'infanterie. Aucune nécessité n'excusait un système qui devait avoir, sous le rapport de l'administration et du commandement, les plus graves inconvénients. Il était absurde d'accoler à une fraction de régiment, commandé par son chef hiérarchique, une fraction d'un régiment différent, car ce chef devait avoir plus de confiance et de sympathie pour les soldats qu'il avait formés que pour des soldats étrangers, qui n'étaient pas habitués à son commandement ni façonnés à sa discipline. Et, quand même il n'aurait eu aucune préférence pour ses propres soldats, les autres l'auraient encore soupçonné de partialité. Ces défauts étaient surtout sensibles dans ce 2^e régiment de marche que j'allais commander, puisque, à côté de mes deux escadrons du 3^e de chasseurs d'Afrique, allaient figurer deux escadrons du 12^e de chasseurs de France qui portaient un uniforme différent. Heureusement, cette fraction de mon régiment devait rester sous les ordres de mon camarade, le lieutenant-colonel Margueritte, qui allait révéler, au Mexique, ses aptitudes militaires et exceptionnelles.

Le 1^{er} régiment de marche avait pour chef le colonel de Brémond d'Ars, qui emmenait deux escadrons du

2° de chasseurs d'Afrique et deux escadrons du 1^{er}. Ces deux régiments avaient déjà un escadron chacun au Mexique. Ils étaient partis, l'un avec le général de Lorencez, l'autre avec le colonel Brincourt.

Quant au 2° régiment, le mien, je reçus, dans le courant de juillet, l'ordre de le former en mobilisant deux de mes escadrons, qui se réuniraient là-bas à deux escadrons du 12° de chasseurs, venus directement de France.

Les escadrons que je devais emmener étaient : le quatrième, stationné à Constantine, et le cinquième, détaché à Biskra. Pour le quatrième, cela marcha tout seul. J'avais tout sous la main : magasins, hommes et chevaux. Les magasins furent mis à contribution. Les hommes débiles furent remplacés par des sujets vigoureux de bonne volonté, et certes il n'en manquait pas. C'était à qui rendrait ses galons parmi les cavaliers d'élite, pour partir. Quant aux chevaux, tout ce qui était vieux et fatigué, je le remplaçai par des bêtes jeunes et vigoureuses. Mais pour l'escadron détaché à Biskra, ce fut une autre affaire. J'avais demandé qu'on me renvoyât de suite, à Constantine, l'escadron détaché depuis plus de six mois de la portion principale du régiment. Et certes, si le général Desvaux eût été à son quartier général, ma demande eût été accueillie. Mais par malheur, il était en congé et suppléé dans son commandement par un ancien aide de camp du prince Napoléon, un officier sorti de l'état-major et qui s'appelait Nesmes-Desmarets, homme d'esprit, caractère pointu, ne connaissant pas les besoins de la troupe. Nous nous étions pris mutuellement à rebrousse-poil, si j'ose m'exprimer ainsi. Il était très raide avec moi, et je ne cherchais pas à l'assouplir. J'en fus puni, car il ordonna le départ direct de l'escadron pour Blidah, qui était notre point de concentration, sous prétexte qu'une troupe doit être toujours en état d'entrer en campagne.

La raison était étrange dans la bouche d'un militaire, qui semblait ignorer qu'il y a des magasins, des dépôts, des approvisionnements, des rechanges précisément destinés à l'entrée en campagne.

Ce ne fut pas tout. Dès que mes deux escadrons furent à Blidah, j'en passai très minutieusement l'inspection et j'envoyai à mon major la nomenclature détaillée des objets qui nous manquaient, avec ordre de nous les faire expédier à Alger. Le major me répondit que le général lui avait défendu de rien faire sortir du dépôt. Ainsi, mes hommes étaient exposés à manquer à la guerre de ce qui pouvait leur être nécessaire, à en souffrir, à en mourir peut-être, parce que, sans motif, et par la dissemblance unique de leur caractère, leur colonel et leur général se déplaçaient mutuellement ! C'était trop fort ! Je me plaignis directement au maréchal Pélissier, qui télégraphia au général de façon à faire cesser ces taquineries. Depuis, je n'ai plus entendu parler du général Nesmes-Desmarets. Je ne l'ai jamais revu et je n'en ai pas souffert.

Laissant mes escadrons rejoindre Alger par étapes, je pris, à Philippeville, le paquebot. Je retrouvai auprès du maréchal Pélissier le même accueil bienveillant que, vingt ans auparavant, chef d'état-major du général de Lamoricière, il avait accordé au jeune sous-officier de spahis qu'il avait pris sous sa protection. Chef tout-puissant de cette Algérie, où il avait mis le pied en 1830, comme capitaine d'état-major, duc de Malakoff, maréchal de France, il avait réalisé et dépassé tous ses rêves. Mais, alourdi par l'âge, et peut-être aussi par un mariage tardif, il ne s'intéressait plus à grand'chose, et passait son temps à gâter sa fille, charmant bébé de trois ans, et à se mettre en colère. Je me souviens encore d'un déjeuner auquel assistait la famille de la maréchale : sa mère, sa sœur et son beau-frère. On apporta à l'enfant un œuf à la coque qu'elle trouva trop

cuit. Le maréchal le fit changer contre un autre qu'elle trouva trop cru. Si la petite fille m'avait appartenu, il est probable qu'elle n'aurait pas eu d'œuf du tout. Le maréchal entra dans une colère terrible contre le maître d'hôtel; je vis le moment où il se levait pour le jeter par la fenêtre, et je pensai qu'il ne ferait pas bon, réellement, faire la guerre avec ce volcan. Il m'accorda, d'ailleurs, tout ce que je lui demandais dans l'intérêt de ma troupe; et c'est ainsi que j'obtins la permission de la faire camper sur le bord de la mer, à Alger, au lieu de la laisser se morfondre dans son bivouac poudreux et sans ombre de Blidah.

Le départ de toutes les troupes de l'armée d'Afrique, destinées au Mexique, avait d'abord été fixé au 15 août. Il fut différé à plusieurs reprises, par des ordres venus de Paris, et nous en profitâmes pour assister, le jour de la fête de l'Empereur, à un événement mémorable pour l'Algérie : l'inauguration du premier tronçon de ses voies ferrées, d'Alger à Blidah. Il y eut banquet, toasts, discours, bal, et, pour que rien ne manquât à la fête, nous pûmes contempler les rédacteurs des principaux journaux de Paris, invités par les administrateurs. Ces messieurs apportaient avec eux leurs discussions ordinaires, dont le fond était, naturellement, la campagne du Mexique. Les uns l'approuvaient, d'autres la blâmaient. Mais tous affirmaient que nous allions faire là-bas une simple promenade militaire, et que l'armée mexicaine ne nous opposerait pas la moindre résistance. C'étaient de singuliers prophètes.

Tous ces retards apportés à notre embarquement nous troublaient la cervelle. C'était le moment où Garibaldi, après avoir révolutionné Naples et la Sicile, cherchait à enlever Rome au Pape et la Vénétie à l'Autriche. On disait l'Empereur plus préoccupé des affaires d'Italie que de celles du Mexique, et on allait jusqu'à prétendre qu'un contre-ordre définitif pourrait

bien nous arriver. Ces délais ont été déplorables, parce qu'ils ont ajouté au prestige du parti libéral mexicain que nous allions combattre, et lui ont donné le temps d'organiser une défense vigoureuse, dont nous aurions eu moins à souffrir, si nous avions agi promptement et énergiquement, ainsi qu'il a fallu le reconnaître par la suite. Mais ils étaient le résultat de la centralisation excessive des services. Les tout-puissants bureaux de la Guerre n'entendaient déléguer à personne la moindre parcelle de leur autorité. Et pourtant, excellents pour maintenir la tradition et la règle et exécuter un travail régulier, en temps normal, ils devenaient insuffisants dès qu'il s'agissait de sortir du train-train quotidien. Ils paralysaient toutes les initiatives. Ils engourdisaient toutes les bonnes volontés. Et puis, il y avait encore la rivalité traditionnelle des départements de la Guerre et de la Marine. Quand l'un des deux ministres arrêtait une disposition qui exigeait le concours de son collègue, le second négligeait volontiers d'envoyer les instructions appropriées. Et tout restait en suspens; et nous nous rongions les poings, sur le bord de la mer. Je profitai de ce mois d'inaction forcée pour mettre tout mon monde en parfait état. Et lorsque, l'avant-veille de notre embarquement, le général Yûsuf passa la revue réglementaire de départ, il n'eut que des éloges pour le bel aspect de mes escadrons.

Enfin, le 6 septembre au soir, l'*Aube*, qui devait prendre à son bord mes deux escadrons et un gros détachement du train, jeta l'ancre dans la rade d'Alger. Le lendemain, de grand matin, nous levions notre bivouac et nous employions la plus grande partie de la journée à notre embarquement. De grands chalands venaient prendre nos chevaux, et les conduisaient contre le flanc du bateau. Là, on passait sous le ventre de chacun deux sangles reliées à une corde actionnée par un palan établi au bout d'une vergue, et on les

hissait ainsi à bord. Lorsque le premier cheval embarqué fut arrivé au bout de la vergue, et au moment où l'on allait le redescendre, les sangles cédèrent, et la malheureuse bête, tombant d'une hauteur de plus de quatre mètres, se brisa les reins. C'était un fâcheux présage, et ce fut un premier crève-cœur pour moi qui ai toujours adoré ces animaux-là et qui, au moment où je les emmenais si loin, les considérais presque comme des enfants, des enfants d'une race inférieure, moins attachante sans doute que mes hommes, mais des enfants tout de même.

L'*Aube* était un transport construit pour transporter les troupes en Crimée sur un modèle auquel on a renoncé. Il marchait à la voile et à la vapeur. Les bâtiments comme lui manquaient, à ce qu'il paraît, de stabilité. Ils étaient peu solides, peu maniables, à cause de leurs dimensions exagérées, et ne convenaient pas à une longue traversée qui les exposait aux différents accidents de la mer.

Il était commandé par un capitaine de frégate, le commandant Rozier, un très bon marin, qui me plut tout de suite et que je devais, par la suite, considérer comme un très digne homme, mais qui manquait d'initiative et se conformait à la lettre plutôt qu'à l'esprit de ses instructions. Il avait de bons officiers et un bon équipage; mais il était visible, en mettant le pied sur le pont, que l'enthousiasme ne régnait point dans le bateau, et qu'on nous y accueillait en gêneurs plutôt qu'en frères. Cela s'explique. Les officiers recherchent peu un embarquement à bord d'un transport, et, quand ils ont de l'ambition, ils préfèrent de beaucoup servir sur la flotte de guerre, où ils ont mille occasions de s'instruire et de se distinguer. Les matelots, de leur côté, n'aiment pas beaucoup cet encombrement de bêtes et d'hommes qui complique leur service et augmente leurs fatigues. Ils eurent à hisser 450 chevaux ou mulets.

Toutes ces bêtes furent installées, très sommairement, dans d'immenses écuries superposées et disposées, deux de chaque côté du bateau. Naturellement, j'assistai moi-même à cette installation, et j'en fus navré. Les chevaux étaient attachés, par la longe, à des anneaux fixés aux flancs du bâtiment, et retenus en arrière par une barre de bois qui les protégeait contre le roulis. Ils étaient serrés les uns contre les autres, exactement comme des anchois dans un baril, ou comme des cartes dans un jeu de piquet. Mon Dieu! pensai-je, comment arrivera-t-on à leur donner à boire et à manger? Et puis, en se frottant, ils vont se blesser! Hélas! ils se blessèrent, et beaucoup d'entre eux devaient sortir de là les côtes déchirées; et dix-huit mois après, quelques-uns portaient encore sur leurs flancs des plaies qui n'étaient pas fermées. Et pour respirer? Des manches à vent envoyaient de l'air jusque dans les parties basses du navire, mais elles ne m'inspiraient qu'une confiance médiocre, et je me demandais si la ration d'oxygène serait suffisante pour ces « buveurs d'air », comme on appelle les chevaux barbes. Les hommes se casèrent de côté et d'autre, comme ils purent.

Mon chef d'escadron et moi, nous fûmes logés très convenablement, au carré du commandant, dans des cabines confortables. Mais les autres officiers étaient très mal lotis. On avait disposé pour eux, à l'extrémité d'une écurie, une espèce de carré sommaire. Ils n'avaient même pas tous un hamac pour se coucher, et ils n'étaient séparés des chevaux que par une toile. Leur réduit, en outre, devait être envahi, chaque matin, par l'eau avec laquelle on lavait les écuries.

Le 7 au soir, tout le monde était casé à bord tant bien que mal. Tout le monde y coucha. Nous nous attendions à appareiller le 8 au matin, mais dans la nuit, le commandant Rozier reçut l'ordre de retarder encore son départ de vingt-quatre heures, pour

prendre dans les magasins un supplément d'approvisionnement destiné au Mexique. Il fut obligé de modifier son arrimage. Et, comme je m'intéressais à ces travaux, je remarquai que cet arrimage était fait d'une façon sommaire, imparfaite, et je me dis intérieurement que nous devrions nous estimer très heureux si, en route, il ne se déplaçait pas de façon à nous envoyer tous au fond de l'eau. Cette journée fut mortelle. Les chevaux commençaient à souffrir du manque d'air et de l'immobilité, et j'enviais le sort des zouaves du 3^e régiment qui, embarqués sur deux superbes vaisseaux, le *Fontenoy* et la *Cérès*, avaient pu faire route immédiatement. Il y avait, sur la rade, cinq transports à charger, et la direction du port possédait tout juste les moyens nécessaires pour servir un seul bâtiment. On voulait porter aux cinq vaisseaux, à la fois, leur matériel, de sorte que rien ne se faisait bien. On chargeait sur un bateau les objets destinés à un autre, et il fallait ensuite aller les rechercher. C'était une confusion inexprimable. Tout le monde donnait des ordres : le Ministre de la Guerre, le Ministre de la Marine, le Gouverneur, le Sous-Gouverneur, l'Amiral, l'Intendant, et perpétuellement l'*Aube* absorbait dans ses flancs de nouveaux colis. Les batteries se remplissaient de sacs d'orge et de farine. Sur le pont, s'amoncelaient les balles de foin destinées à nos chevaux. La circulation devenait impossible; comment ferait-on pour manœuvrer?

— Est-ce qu'ils s'imaginent que nous allons consommer tout cela? demandai-je au commandant Rozier. Nous avons pour plus de six mois de fourrages et de vivres.

— Que voulez-vous que j'y fasse? répondit-il. Je prends ce qu'on me donne. Si nous coulons, nous le verrons bien.

Je gagnai à ce nouveau retard un excellent cuisinier.

Dans la journée, je vis monter à bord un beau garçon à l'air distingué, et qui paraissait dans la fleur de la jeunesse.

— Mon colonel, me dit-il en posant sa valise à terre, je viens vous demander de vouloir bien m'emmener avec vous au Mexique.

— Et à quel titre?

— Comme cuisinier. Vous ne me reconnaissez pas? Je suis Dargenson.

— Dargenson! l'ancien cuisinier du maréchal Clausel! l'ancien gérant du Cercle de Médéah! Ce n'est pas possible. Vous êtes trop jeune.

— Pardon, mon colonel. J'ai cinquante ans. Je suis venu en Afrique en 1830, et je vous ai connu à Médéah.

C'était vrai. Dargenson s'était marié, avait gagné quelque argent en tenant le Cercle. Ses enfants avaient grandi; il les avait placés. Mais Mme Dargenson n'ayant pas, comme lui, conservé les apparences de la jeunesse, la vie conjugale ne lui offrait plus d'attraits suffisants, et il brûlait d'aller tenter la fortune au Mexique.

— Emmenez-moi avec vous, me dit-il. Vous en avez le droit et vous me rendrez un grand service, car cela me donnera mon passage gratuit. Une fois que nous serons arrivés à Mexico, si vous n'avez plus besoin de mes services, je me tirerai d'affaire tout seul.

Justement, le contre-amiral, commandant supérieur, était à bord, surveillant les derniers détails de l'embarquement; je lui soumis le cas. Il me répondit que j'avais le droit d'emmener un domestique civil, et Dargenson fut inscrit sur le rôle des passagers.

Enfin, tout était prêt, et le 9 septembre, à onze heures du matin, trois bâtiments quittaient ensemble la rade : l'*Ariège*, transport mixte, emportant une batterie de montagne; le *Gomer*, vapeur à aubes, allant

chercher des troupes à Oran, et l'*Aube*, transport mixte, qui emportait mes deux escadrons et le détachement du train.

Nous partons ! Nous sommes partis ! Le temps est superbe. La mer est bleue. La brise souffle du nord-est. Nous lui livrons toute l'immense surface de nos voiles.

XI

JOURNAL DE BORD.

Beau temps. — Relâche à Ténériffe. — Jours moroses. — Les économies de charbon. — Grosse mer. — En pleine tempête. — Où sommes-nous ? — A la Martinique. — Mademoiselle Émilie. — Empoisonné ! — A la Vera-Cruz. — Premier deuil. — Accès de fureur.

9 septembre 1862. — A peine sortie du port, notre petite escadrille se disperse. Le *Gomer* tourne à droite, dans la direction d'Oran, et l'*Aube*, couverte de toile, laisse derrière elle l'*Ariège*, dont la marche est moins rapide. Le temps est superbe, mais le commandant est sombre. Il se plaint qu'on ait chargé démesurément son bateau. Au milieu de l'encombrement, le service des écuries est pénible et dangereux. Un trompette du quatrième escadron, de corvée de propreté, est renversé sous les pieds des chevaux et a la jambe bisée. L'air, en passant par les manches, circule dans les batteries, et nos bêtes, quoique très serrées les unes contre les autres, ne paraissent pas trop souffrir. Le jour tombe, la lune monte à l'horizon. Ses lueurs d'argent glissent sur les flots et, frappant la voilure du transport, le transforment en un grand fantôme blanc. Groupés sur le gaillard d'arrière, mes officiers chantent un nocturne à plusieurs voix que les hommes, impressionnés malgré